

Le comique Rabelaisien dans Gargantua

Título: Le comique Rabelaisien dans Gargantua. **Target:** Profesores de francés, Alumnos en filología francesa, Bachillerato francés bilingüe. **Asigantura:** Literatura francés. **Autor:** María Vique Rivero, Licenciada en filología francesa, Profesora en secundaria (francés).

Enthousiaste pour la culture antique, critique du catholicisme établi et de la culture médiévale, ennemi de la Sorbonne, génie de la satire et de la comédie, Rabelais est sans aucun doute l'un des principaux humanistes du XVI siècle.

Après avoir écrit Pantagruel en 1532 censuré par la Sorbonne, Rabelais entreprit de répondre à cette censure par une attaque, sinon plus vive, du moins plus étendue et plus claire encore. Il publiera en 1534 l'histoire de Gargantua, père de Pantagruel.

Avant son prologue, Rabelais signale aux lecteurs que son but principal est de nous divertir, « mieux est de ris que de larmes escripre, Pource que rire est le propre de l'homme ». Par la suite, il nous invite aussi à aller jusqu'au fond de son œuvre et à « rompre l'os et sucer la substantifique moelle ». Ainsi, derrière cette histoire comique se cache aussi une signification philosophique et morale que le lecteur devra découvrir.

Il tente ici de critiquer la culture médiévale afin de promouvoir les idéaux de la Renaissance et en particulier dans le domaine de l'éducation. Homme de Science et de Lettres, Rabelais remplit son œuvre d'idées humanistes, de références savantes et y critique certains aspects de l'Eglise et de l'enseignement traditionnel. Adeptes à la sagesse antique et donc à la nature, Rabelais condamnera dans son œuvre l'ascétisme. Ainsi, son idée première sera une éducation fondée sur la nature.

L'œuvre se divise en 4 parties : l'enfance de Gargantua, l'éducation de Gargantua, la guerre Picrocholine, l'Abbaye de Thélème. L'humour est présent dans toute l'œuvre mais il est vrai que certains chapitres sont plus marqués par la comédie, parodie ou satire que d'autres. Quelles sont les différentes formes de comique qui existent dans l'œuvre de Gargantua ? Que critique-t-il au fond et à qui le message s'adresse-t-il ?

Ainsi nous essaierons de montrer les chapitres les plus caractéristiques et de comprendre que derrière cette apparence comique se cache une critique qui ne laisse, ni le lecteur de l'époque ni celui d'aujourd'hui, indifférent. Nous verrons dans notre analyse les points les plus comiques du roman, les formes du comique utilisés et nous expliquerons que le comique rabelaisien n'a rien de gratuit et qu'au contraire un message, une idéologie, une philosophie y sont dressés.

Avant de passer à l'histoire de Gargantua, il est important de dire que l'introduction de l'œuvre, réalisée par la voix d'Alcofribas, comme dans le prologue du Pantagruel, annonce deux intentions : il s'agit d'amuser le public par le recours à la fantaisie et au grotesque, mais aussi, derrière ces histoires de géants pacifiques, se cachent une signification philosophique et morale que le lecteur pourra découvrir. De même, il fera usage d'une analogie avec Socrate pour illustrer le double sens de son œuvre : la difformité extérieure du personnage de Socrate dissimulait une profonde sagesse, et il en

est de même du texte de Rabelais. Le lecteur est donc invité à « rompre l'os et sucer le substantifique moelle ». Le lecteur trouvera dans cette parodie de roman de chevalerie une sagesse inattendue. Rabelais suggère ainsi que la signification profonde de son œuvre résulte de l'union entre des éléments grotesques et des réflexions profondes, entre la fantaisie et la sagesse. Son livre possède un sens profond : il le compare aux petites boîtes appelées silènes, grotesques au-dehors, mais remplies de drogues précieuses, et qui d'après Alcibiade, étaient à l'image de Socrate. « Et, pour le cas qu'au sens littéral vous trouvez matières assez joyeuses et bien correspondantes au nom, toutefois pas demeurer là ne faut, comme au chant de sirènes, mais à plus haut sens interpréter ce que par aventure cuidiez dut en gaieté de cœur. » L'auteur sollicite ici son lecteur pour dépasser une lecture littérale et accéder à une lecture allégorique, c'est-à-dire à un plus haut sens.

Le prologue de Rabelais se termine par un trait comique qui incite le lecteur à boire, ainsi, « Souvenez-vous de boire à ma santé pour la pareille et je vous ferai raison. »

Nous allons entrer dans la première partie qui définit l'œuvre : l'enfance de Gargantua qui commence au chapitre I pour aboutir au chapitre XIII. Les chapitres VI, XI, XIII sont sans aucun doute les chapitres les plus comiques de la première phase du roman et de la vie de Gargantua. C'est dans cette partie du roman que se manifeste pleinement l'un des aspects comique rabelaisien : ce sont les plaisanteries contenues dans les propos des « biens ivres », réunis pour la grossesse de la géante, qui reposent sur des connaissances érudites, bibliques ou philosophiques. Elles relèvent elles aussi d'un humour, très pratiqué à l'époque, en particulier dans les sermons des Franciscains, et consistant à aborder avec gaieté certains points complexes du savoir théologique. Le début de Gargantua décrit un univers dominé par la joie de vivre.

Sur un mode burlesque, Alcofribas rappelle qu'il a déjà la liste des ancêtres de Gargantua dans le Pantagruel. Alcofribas Nosier est le narrateur de l'histoire, Rabelais ayant choisi l'anonymat pour la publication de ses deux derniers romans. Anonymat d'ailleurs tout relatif puisque ce pseudonyme étrange est l'anagramme lisible du nom complet de l'auteur, François Rabelais.

Le chapitre VI est la naissance de Gargantua, père de Grandgousier et Gargamelle. La conversation entre Grandgousier et sa femme ont une valeur plutôt comique quand celle-ci ajoute, « Ah ! dit-elle, vous en parler à votre aise vous autres les hommes ! De par Dieu (c'est à propos «de fabriquer » un autre enfant), je ferai un bon effort, puisque tel est votre désir, mais plutôt à Dieu que vous l'eussiez coupé. » L'élément comique qu'utilise ici Rabelais est clairement lié à l'obscénité.

Gargantua ne va pas naître comme les autres enfants puisque il sort par l'oreille gauche de sa mère. Le comique naît d'abord du récit même : la naissance improbable de Gargantua par l'oreille gauche semble jouer une part active en choisissant sa trajectoire ; le premier cri de Gargantua (qui, notons-le, parle dès sa naissance) : « à boire ! à boire ! » confirme la tonalité comique du chapitre, fondée sur la surprise invraisemblable. À l'appui de sa démonstration sur les naissances extraordinaires, le narrateur fournit des exemples mythologiques qui n'ont aucune validité scientifique ; de plus, il mêle aux exemples mythologiques des exemples burlesques, Roquetaillade et Croquemouche, qui ne sont peut être des inventions. Le lecteur ne peut évidemment pas croire ce narrateur mystificateur qui dévoile les mécanismes de son jeu comique aux narrataires. Expliquer ici le principe du comique burlesque, qui consiste à rabaisser des personnages ou des motifs héroïques et mythologiques par des éléments

du comique bas : le rapprochement de Croquemouche, né de la pantoufle de sa nourrice, et des dieux de la mythologie fonctionne selon ce principe burlesque.

Dans le chapitre XI, De l'adolescence de Gargantua, Gargantua, on met en évidence la période de l'enfance où domine la satisfaction des besoins primaires : manger, dormir et boire. La truculence du langage rabelaisien est l'un des ressorts comiques de l'œuvre qui mêle constamment les registres de la langue : emberlificotez, tarabustez, beuglait, badigoinces, sont des exemples du vocabulaire familier qui peut faire sourire, mais on relève aussi des termes du registre vulgaire ou grossier, souvent lié au bas corporel et au scatologique : se conchait, cul, torche-cul, trou du cul, ma petite couille bredouille. Noter aussi que Rabelais s'amuse à évoquer ce même bas corporel dans le registre soutenu médical : matière fécale, boyau culier. On sait que Rabelais en 1530 est étudiant en médecine à Montpellier et très vite accédera au poste de médecin dans un grand hôpital de Lyon.

Dans le chapitre XIII, comment Grandgousier reconnu à l'invention d'un torche-cul la merveilleuse intelligence de Gargantua, le comique se situe surtout dans le mélange des registres de langue, grossier, vulgaire ou soutenu, l'intelligence inattendue de Gargantua sur un tel sujet, voir le titre du chapitre, la parodie du style scolastique et du ton oratoire. Ainsi se crée dans ce passage, un éloge paradoxal, genre très pratiqué à la Renaissance et qui consiste à faire éloge- en suivant toutes les règles de la rhétorique- d'un objet trivial ou bas.

L'invention d'un torchecul a montré définitivement l'intelligence de Gargantua à son père Grandgousier, lequel éprouve fierté et enthousiasme, « que tu as bon sens, petit garçonnet », « Grandgousier fut ravi en admiration », « son entendement ,dit-il de son fils, participe de quelque divinité, tant que je le voy agu, subtil, profund et serain ».

Ce chapitre finalise la première partie de notre analyse qui traitait l'enfance de Gargantua ; l'ouvrage a débuté par des pages puissantes, entraînées par un ample mouvement lyrique, utilisant ici un comique plus grossier et vulgaire. Nous avons vu ici comment Rabelais a suscité le rire chez le lecteur à travers l'usage d'un vocabulaire obscène mais aussi à travers l'image d'un Gargantua encore innocent mettant en doute son intelligence en inventant un simple « torchecul ».

La deuxième partie de l'œuvre débute avec le chapitre XIV pour aboutir au chapitre XXIV ; ici nous verrons comment ces chapitres, à travers toujours la comédie, satire ou parodie, attaquent très directement l'enseignement de la Sorbonne et définissent l'idéal pédagogique d'un homme de la Renaissance.

Le chapitre XIV, Comment Gargantua fut instruit par un sophiste en lettres latines, traitent des précepteurs Maître Thubal Holoferne et Maître Jobelin Bridé, qui se succèdent auprès de Gargantua, vont permettre au narrateur de faire la satire d'un enseignement inefficace. Leur nom provoque déjà le rire, le premier en effet, a des connotations bibliques, c'est un sophiste, un professeur de théologie et le second connote la sottise, Jobelin évoque jobard=naïf. Ils les présentent comme des « vieux tousseux » et se rattachent bien à la représentation d'un obscur moyen âge. Leur enseignement se présente de façon livresque ; les titres des ouvrages utilisés se succèdent par accumulation : « luy leut Donat, le Facet, Théodolet et Alanus in Parabolis et y fut treze ans six moys ey deyx sepmaines ». Cet enseignement s'appuie sur une mécanique de répétition, qui réduit l'activité de la mémoire à un rôle d'enregistrement aveugle : « luy aprint sa charte si bien qu'il la disoit par

cueur au rebours ; même méthode pour un ouvrage de grammaire plus ardu, de modis significandi. On remarque d'ailleurs, dans cet enseignement scolastique, la profusion du commentaire qui empêche tout contact avec les œuvres mêmes et toute initiative : le De modis significandi est expliqué « avecques les commens de Hurtebize, de Fasquin, de Tropditeulx, de Gualehaul, de Jean le Veau... », dont les noms ridicules ont une portée satirique. Plus ridicule encore est quand il ajoute qu'il « aprenoit à escrire Gottiquement et escripvoit tous ses livres. » De plus il décrira d'une manière pesante, reflet même de cet enseignement scolastique, la grosse écritoire « pesant plus de sept mille quintaulx... » Rabelais critique ici le savoir formel, sans contenu, sans prise sur l'âme et contraire aux exigences de la raison et du bon sens. L'accent est mis sur la mémoire où Maître Thubal Holoferne la lui faisait travailler pour que Gargantua puisse apprendre par cœur l'abécédaire. De même, avec le modis significandi, il l'apprit par cœur et « il connaissait si bien l'ouvrage que, mis au pied du mur, il le restituait par cœur, à l'envers, et pouvait sur le bout du doigt prouver à sa mère que » « de modis significandi non erat scientia ». Rabelais montre parfaitement l'inutilité ici du savoir, ce n'est qu'un savoir de plus qui permet de briller face à d'autres ignorants.

A la fin du chapitre XV, Comment Gargantua fut mis sous la tutelle d'autres pédagogues, nous voyons comment Eudémon, jeune page qui suivit les méthodes d'enseignement des pédagogues modernes, apporte une prestation exemplaire tandis que Gargantua « se print à plorer comme une vache et se cachoit le visaige de son bonnet, et ne fut possible de tirer de luy une parole, non plus qu'un pet d'un asne mort ». Ici, à nouveau, nous confirmons le ridicule de la situation qui provoque le rire chez le lecteur mettant en premier plan une magnifique prestation de celui qui connaît un enseignement moderne, loin de la culture médiévale des scolastiques.

Dans le chapitre XVI, Comment Gargantua fut envoyé à Paris. De l'énorme jument qui le porta et comment elle anéantit les mouches à bœufs de la Beauce. Ici le roi de Numidie offre à Grandgousier une monstrueuse jument d'Afrique. Grandgousier décidera de la lui à Gargantua ; il partira avec Pornocrates, son nouveau précepteur et Eudémon à Paris dans le cadre de ses études. L'épisode de la jument, qui est mise en fureur par les mouches qui infestent la forêt, relève d'une tonalité héroï-comique car il traite d'un sujet vulgaire sur le ton élevé de l'épopée. Il utilise le vocabulaire propre à la civilisation et au combat chevaleresque, « car soubdain qu'ilz feurent entrez en la dicte forest et que les freslons luy eurent livré l'assault, elle desguaina sa queue et si bien en s'escarmouchant les esmoucha qu'elle en abatit tout le boys : à tord, à travers, deczà, delà, par cy, par là, de long, de large, dessus, dessoubz... ».

La jument prend le rôle d'un héros chevaleresque qui combat avec les mouches avec comme arme, sa propre queue. Les règles de la narration épique et chevaleresque sont parodiées à travers ce récit : le héros de chevalerie est substitué par la jument, l'épée par la queue de la jument et qui combat non pas contre des ennemis de guerre, mais contre des mouches d'une forêt. Par la suite, la réflexion de Gargantua sur ce qu'il a vu, provoque encore plus le ridicule de la situation ; le jeu de mot ici quand il dira « Je trouve beau ce » donnera l'idée d'appeler ce pays « la Beauce ».

Le chapitre XVII, Comment Gargantua paya sa bienvenue aux Parisiens et comment il prit les grosses cloches de l'église Notre-Dame : Harcelé et importuné par les parisiens, Gargantua décida de se réfugier sur les tours de l'église Notre Dame. Il décide de payer sa bienvenue et décida de « les compissa si aigrement qu'il en noya deux cens soixante mille quatre cens dix et huyt... ». La noyade

est grotesque, neutralisée par l'hyperbole, et n'a rien de dramatique. Ici il y a un jeu de mot, quand il dira, « je vais leur payer à boire, mais ce ne que par ris. » Cette image grossière et à la fois comique n'est pas libre de sens. En effet, cette noyade est considéré le signe d'un renouveau ; tout comme le dira Mikhaïl Bakhtine (L'Oeuvre de Rabelais et la culture populaire au Moyen Age et sous la Renaissance, p. 152) elle appartiendrait au « drame comique qui englobe à la fois la mort de l'ancien monde et la naissance du nouveau ». Rabelais tente de nous dresser une nouvelle image qui remplacerait l'ancienne : le renouveau. De même que dans le chapitre précédent, lorsque « le pays reduit en campagne », au nom donné par Gargantua, le Beauce, il s'agit d'un renouveau qui laisse place à la renaissance pour fuir ainsi l'ancienne vie. De même, Lutèce sera nombrer Paris grâce au jeu de mot de Gargantua.

Le chapitre XVIII, Comment Janotus de Bragmardo fut envoyé auprès de Gargantua pour récupérer les grosses cloches, se poursuit sur un ton satirique ; en effet, lorsque Gargantua décide de voler les cloches de l'église pour les mettre au cou de sa jument, la Sorbonne entrera alors en scène, en la personne de l'un de ses membres, Maître Janotus de Bragmardo. La satire apparaît déjà dans le choix du nom propre (Janotus : Janot ; bragmarder : sens obscène, « paillarder »), puis par son aspect extérieur « tondu à la Cesarine, vestu de son lyripipion à l'antique et bien antidoté l'estomac de coudignac de four et eau beniste de cave ». L'effet comique et satirique devient plus intense grâce à la réflexion de Ponocrates qui en le voyant « eut frayeur en soy, les voyant ainsi desguisez, et pensoit que feussent quelques masques hors du sens. »

Dans le chapitre XIX, La harangue que Maître Janotus de Bragmardo fit à Gargantua pour récupérer les cloches, la satire se poursuit lorsque Janotus, enivré par Gargantua, prononce une harangue truffée de latin comique, chef d'œuvre d'incohérence et de pédantisme, qui devait faire sombrer sous le ridicule les méthodes de l'éloquence médiévale. La page 165 est truffée de citations absurdes où les jeux de sonorité réalisent des associations comiques comme les dérivations ou les polyptotes : « omnis clocha clochabilis in clochabiliter clochantes ... ». Janotus est un personnage emblématique qui représente cette institution que sont les sophistes ou les théologiens de la Sorbonne. Le comique satirique qu'utilise Rabelais permet de mettre l'accent sur l'absence d'intelligence et de conscience des personnages et des usages. Elle illustre ici leur caractère mécanique et libre de sens, ainsi le discours tiré de Janotus n'est qu'un discours d'un mauvais latin remplie d'incohérence qui provoque le rire chez le lecteur.

Le chapitre XXI, L'étude de Gargantua selon les règles de ses précepteurs sophistes, nous voyons comment Ponocrates lui demande d'agir comme il le faisait quand il suivait les règles de ses anciens précepteurs sophistes. Ce chapitre est l'occasion d'une satire des méthodes scolastiques en vigueur au Moyen âge. Il s'agit ici d'une démonstration par le résultat qui équivaut à une démonstration par l'absurde : l'effet des méthodes éducatives sur Gargantua suffit à discréditer les maîtres. Ces théologiens sophistes détournent le sens d'un verset biblique, cité en dehors de son contexte, pour justifier leur paresse, « vanum est vobis ante lucem surgere », c'est-à-dire, « c'est vanité que de vous lever avant la lumière ». Ils prétendent aussi que l'hygiène est inutile, « ses precepteurs disoient que soy aultrement pigner, laver et nettoyer estoit perdre temps en ce monde » et font suivre à Gargantua un régime alimentaire désastreux en le justifiant par des arguments de mauvaise foi, « mes premiers maistres me y ont acoustumé,disans que le desjeuner faisoit bonne mémoire ». Enfin, comme le rapporte naïvement Gargantua, Thubal déforme une maxime de sagesse « que ce n'est tout

l'avantage de courir bien toust, mais bien de partir de bonne heure ; » pour justifier le fait de boire dès le matin, « aussi n'est ce la santé totale de nostre humanité boyre à tas, à tas, à tas, comme canes, mais ouy bien de boyre de matin. Lever matin, n'est point bon heur, Boire matin est le meilleur. » La satire de ces mauvais maîtres met en évidence leur hypocrésie, leur paresse et surtout leur mauvaise foi dans l'argumentation.

Sous la férule de Thubal Holoferne, Gargantua passe le plus clair de son temps à manger et à dormir, comme dans sa petite enfance. L'énumération « il fietait, pissait, se raclait la gorge, pétait, baïllait, crachait, toussait, sanglotait » montre que Gargantua n'est pas sorti de sa petite enfance et qu'il ne contrôle toujours pas ses fonctions corporelles. Rabelais s'attaque à une certaine vision négative du corps, propre à la tradition chrétienne. Le corps est identifié à la chair, au principe de la concupiscence ou désir impur. C'est la raison pour laquelle on voit l'hygiène corporelle méprisée. Ici les maîtres donnent le mauvais exemple en cette matière. Gargantua se peigne ainsi de la main, (ce qui donne lieu au jeu de mots « le peigne d'Almain ») pour ne pas perdre de temps « en ce monde ». De plus, il se lève fort tard et paresse au lit au lieu de se livrer à des exercices physiques. Son régime alimentaire, enfin, est catastrophique puisqu'il se goinfre de nourriture et s'empolit de vin de bon matin.

Ainsi les défauts de Gargantua, racontés avec humour, sont ceux au fond de ses mauvais maîtres : la paresse, la gourmandise, l'incontinence, la mauvaise foi.

Le chapitre XXIII, Comment Gargantua fut éduqué par Ponocrates selon une méthode telle qu'il ne perdait pas une heure de sa journée, montre comment la méthode d'éducation de Ponocrates s'oppose point par point à la précédente car le labeur et la discipline remplacent la paresse et le laisser-aller. Ainsi par opposition au comique du chapitre XXI, ce chapitre là montrera tout le contraire : travail, discipline, hygiène et propreté, sport, étudier toute la journée, manger avec modération, les jeux servent à instruire, et il étudiera la Bible et priera avec ferveur et non plus machinalement. Une fois de plus, Rabelais montre que le rire n'est pas gratuit et veut mettre en évidence l'importance d'un enseignement humaniste loin de l'éloquence du Moyen âge.

Dans une troisième partie nous allons voir comment Rabelais parodie les règles de la narration épique et chevaleresque à travers le récit des « guerres picrocholines » pour créer un roman comique original mais aussi comment il fera la satire monastique de l'époque. Ce sont les chapitres XXV à LVIII.

L'incident à l'origine de la guerre est la querelle entre les fouaciers de Lerné et les bergers du pays de Gargantua. Alors que ces derniers sont venus garder les vignes pour empêcher les étourneaux de manger les raisins, ils voient passer les fouaciers qui vont vendre leurs fouaces à la ville. Les bergers leur demandent de leur en vendre, mais les fouaciers refusent grossièrement et les insultent. Grandgousier fait tout pour éviter la guerre mais Picrochole, ivre de conquêtes, se refuse à toute conciliation. Il fait venir Gargantua pour le défendre.

Le premier élément comique est les localités utilisés, Lerné, Parilly, Seuilly, Cinais, qui sont des localités situés dans un périmètre restreint de quelques kilomètres au sud-est de Chinon. Le comique consiste évidemment à transposer le récit d'une guerre qui prend des proportions sur un territoire minuscule. On peut parler ici de parodie burlesque, car il y a un rabaissement des motifs épiques par la localisation dans un petit terroir inconnu.

Un second élément comique est la disproportion voulue entre le motif de la querelle-une simple dispute de voisinage- et ses conséquences. La bagarre des fouaciers et des bergers autour d'une affaire de fouaces dégénère en guerre de conquête et de défense entre royaumes voisins. Rabelais joue, dans ce chapitre XXV, à varier le point de vue dimensionnel pour créer ces effets comiques : de simples bourgs deviennent des royaumes, les propriétaires terriens deviennent des rois et des conquérants, les soldats et les morts se comptent par milliers, etc.... Cette hyperbolisation systématique transpose et déplace le conflit sur une échelle géométrie variable qui est l'un des plus sûrs moyens du comique dans l'épisode.

La critique de la guerre s'exprime aussi à travers le ton parodique ; les textes parodiés sont en particulier les romans de chevalerie, dans lesquels les exploits guerriers faisaient habituellement suite au récit de l'enfance et de l'institution du prince. En l'absence de Gargantua, le lecteur aura droit à un autre héros qui relève du genre burlesque : Frère Jean des Entommeures, « Jeune, guallant, frisque, dehayt, bien à dextre, hardy, aventureux... ». Il relève du renversement ironique des signes : tandis que les autres moines prient, Frère Jean passe à l'action, il se mit « son grand habit et se saisit du baston ». Frère Jean cherchera surtout à sauver le vignoble du clos car ce sont les réserves de vin de l'abbaye qui sont mises en péril par le saccage des ennemis. « service du vin, faisons tant qu'il ne soit troublé... ». Cette motivation burlesque montre bien que Frère Jean est un moine pallard, bon vivant, se souciant davantage du « service du vin » que du « service divin ». Frère Jean se sert du bâton de la croix comme d'une arme. Ce détail est comique à plusieurs titres : d'une part, les moines sont censés prêcher et pratiquer la paix et la non-violence, selon les préceptes des Evangiles ; en outre, si, pendant les guerres de croisade, on portait une croix durant les combats pour obtenir la protection divine, frère Jean, lui, vérifie les vertus de la croix sur les ennemis ; enfin, ce détail montre une certaine irrévérence pour les symboles de l'Eglise, ce qui contribue à faire de Frère Jean un moine atypique. De même, la description du combat relève du massacre burlesque. Il utilise des termes techniques du vocabulaire médical qui montre parfaitement un corps désacralisé : « es uns escarbouilloyt la cervelle, és aultres rompyts bras et jambes, és aultres deslochoyts les spondyles du coul, és aultres demoulloyt les reins... ». Les autres moines, fidèles à l'enseignement religieux, prient et chantent pour la défense de leur abbaye, mais en vain : « les pauvres diables de moines ne scavoient auquel de leurs saints se vouer. A toutes adventures feirent sonner ad capitum capitulantes : là feut decreté qu'ils feroient une belle procession, renforcée de beaulx preschans et letanies contra hostium insidias, et beaulx reponds pro pace. » Rabelais fait ici la satire des moines et de leur passivité ; mais les implications évangéliques de ce chapitre sont plus importantes qu'il n'y paraît : la foi en Dieu ne dispense pas l'homme d'agir. C'est en quoi frère Jean est plus proche de l'idéal évangélique de Rabelais que les autres moines. A la fin du chapitre Rabelais mentionne une hyperbole comique à cause du nombre invraisemblable des ennemis, « au nombre de treze mille six cens vingt et deux, sans les femmes et les petitz enfans ». L'extrême précision du nombre, ainsi que la mention « sans les femmes et les petitz enfans », qui est la parodie d'une expression biblique, contribuent également à l'effet comique. Il ne semble rester que le rire comme moyen de nous rapprocher le plus possible de l'horreur et de nous familiariser avec la violence du mourir par une comparaison humoristique, le sacrement de la confession : « Ceulx cy, dit Frère Jean, sont confès et repentans, et ont guaigné les pardons ; ilz s'en vont en paradis, aussy droict comme une faucille et comme est le chemin de Faye ».

Dans le chapitre XXXIII, Comment certains gouverneurs de Picrochole par leur précipitation, le mirent au dernier péril, Rabelais fera la satire des ambitions de conquête où Picrochole sera influencé par des officiers qui lui peigneront des victoires faciles mais qui au fond ne seront que désastreuses. Ces rêves de conquête sont ridicules parce qu'ils sont totalement irréalistes et disproportionnés par rapport à la querelle de clocher qui en est la source. Picrochole et ses capitaines sont en plein délire mégalomane. Le rire est déclenché ici par les ambitions héroï-comiques de Picrochole qui, tel un nouvel Alexandre, rêve de conquérir le monde. Picrochole ici est le personnage parodié et Rabelais se moque sans doute ici, des ambitions de conquête de Charles Quint qui avait des visées similaires. La réplique de Picrochole « Bast, dist Picrchole, passons outre », est une allusion à la devise de Charles Quint « plus outre » (plus loin). De même, Rabelais utilisera une ancienne devise « festina lente » qui était celle de l'empereur Auguste. Elle a été commentée par Erasme dans ses Adages, qui explique qu'il s'agissait d'un conseil de modération donné aux rois. Elle prend ici une tonalité comique dans la mesure où elle est utilisée par les capitaines Picrochole qui conseillent prudence à leur roi trop enthousiaste tandis qu'ils échafaudent eux-mêmes des plans de conquête totalement délirants.

Les éléments parodiques sont bien sûr l'ampleur des plans de conquête échafaudés à partir d'une localité obscure de la région de Chinon ; l'absence de récits, de batailles, remplacés par le relevé géographique des régions conquises ; la distribution par avance du butin et des terres aux capitaines « victorieux ». Le personnage d'Echéphron, personnage ironique qui incarne la prudence, met l'accent sur l'aspect parodique de ces rêves de conquête en rappelant la farce du pot au lait, « j'ay grand peur que toute ceste entreprinse sera semblable à la farce du pot au lact....que pretendez vous par ces belles conquestes ? » La vacuité comique de ces projets est dénoncée par la motivation absurde qu'en donne Picrochole lui-même : « ce sera, dist Picrochole, que, nous retournez, repouserons à nos aizes. »

Il est important de commenter une fois de plus que les récits de guerre ne sont pas seulement l'occasion de déployer sa verve comique sinon aussi de défendre toute une philosophie de la guerre en harmonie avec les principes de l'humanisme. Ainsi, à la différence de la guerre injuste et tyrannique de Picrochole, la guerre à laquelle Grandgousier se trouve contraint a pour objectif la restauration de la paix.

Dans le chapitre XL, Pourquoi les moines sont retirés du monde et pourquoi les uns ont le nez plus grand que les autres, Rabelais tente de faire la satire de la vie monastique.

Ici on traite de faire une caricature satirique du moine. Alors que Frère Jean était décrit comme « honeste, joyeux, délibéré, bon compagnon ; il travaille ; il labeurre ; il défend les opprimez », Gargantua, de manière antithétique, dira des moines qu'ils « mangent de la merde du monde, c'est-à-dire les pechez, et comme machemerdes l'on les rejecte en leurs retraictz, ce sont leurs couventz et abbayes ». De même, il compare le moine traditionnel au « seinge » qui n'a aucune utilité dans une maison. Pourtant, Frère Jean est loin d'être un moine oisif, au contraire, c'est un homme actif qui participe à la vie sociale. De même, il n'est pas l'emblème de l'hypocrisie religieuse et ici on a bien l'impression que l'habit fait le moine. Il ne voudra pas ôter en aucun moment son froc qui selon lui « me fait le corps tout joyeux [...] Davantaige, je n'auray nul appetit. Mais si en cest habit je m'assys à table je boiray, par Dieu ». Le renversement du sens est total puisque le corps du moine se trouve

exalté par l'habit ; c'est parce qu'il appartient à Dieu que Frère Jean semble vivre joyeusement sa démesure.

Les derniers chapitres traitent la construction d'une nouvelle abbaye : l'abbaye de Thélème. Comme Frère Jean, qui est l'image contraire du moine ordinaire de la culture médiévale, l'abbaye de Thélème est une anti-abbaye qui sera sans murailles, les religieux ne seront pas tolérés, il n'y aura ni horloge ni cadran, les thélémites sont beaux et bien formés, il n'y a pas de séparation de sexes, il y a une liberté de quitter le couvent, on pourra être marié, riche et vivre en liberté. On note ici l'humour de Rabelais qui fonde une abbaye selon des principes opposés à ceux des couvents ordinaires et la seule règle sera : « fais ce que tu voudras ». Rabelais espère ici qu'en critiquant une société il modifiera les mentalités de l'époque.

Il convient d'ajouter, que l'abbaye que s'engage Gargantua à édifier pour Frère Jean relève plus de l'ordre royal que des manières du moine guerrier ivrogne qui n'y entrera probablement jamais. Enfin, l'interprétation finale de « l'énigme en prophétie » qui se trouve dans l'abbaye, est un raffinement ironique. En effet, alors que Frère Jean y voit la description d'un jeu de paume « je n'y pense aultre sens enclous qu'une description du Jeu de Paume », Gargantua nous donnera une interprétation plus littérale, « le decours et maintien de vérité divine. »

En conclusion, nous pouvons dire que l'usage de la comédie chez Rabelais a pris différentes formes tout au long de son œuvre. Ainsi, alors qu'au début le comique était un comique obscène, dans la deuxième partie, nous avons pu voir comme Rabelais attaque indirectement par un comique parodique et satirique, l'éducation de l'époque médiévale, puis celle des guerres pour aboutir sur la religion. Même si le comique rabelaisien emprunte parfois des formes déconcertantes pour nous car elles datent un peu, il n'en reste pas moins qu'il tient aussi aux tendances profondes (éducation, religion, guerre) de la pensée, et par là, il est éternel. Lire Rabelais c'est nous submerger dans un monde comique en n'oubliant pas que le rire bon enfant crée la santé. Aussi, il faut savoir que Rabelais est un humaniste qui a tenté ici de condamner l'ignorance, l'erreur de la guerre, la stupidité et la méchanceté qui tout comme le pensaient les philosophes des Lumières, sont la cause fondamentale des misères humaines. ●

Bibliografía

Rabelais, Gargantua, texte original et translation en français moderne, édition Points.

Screech, Michael A. (1958) : Rabelais et le mariage. Religion, morale et philosophie du rire.

Bakhtine Mikhaïl, L'œuvre de Rabelais et la culture populaire au Moyen âge et sous la renaissance, NRF Gallimard, Paris.

L'œuvre au clair, Gargantua, Bordas, Gérard Milhe Poutingnon, agrégé de Lettres modernes.

Connaissance d'une œuvre, Rabelais, Gargantua, Bréal, Véronique Zaercher, docteur en Lettres

Collection littéraire Lagarde et Michard, XVI, édition Bordas.

P. Castex et P.Surer, Manuel des études littéraires françaises.XVI, librairie Hachette.

Rabelais, herencia de la cultura medieval y cultura humanista, Alicia Yllera.